



CHEMIN DE CROIX AVEC MARIE



PREMIÈRE STATION

JÉSUS EST CONDAMNÉ

Nous t'adorons, ô Christ, et nous te bénissons car tu as racheté le monde par ta Sainte Croix.

“

Le matin venu, tous les grands prêtres et les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus pour le faire condamner à mort puis ils le lièrent, l'emmenèrent et le livrèrent au gouverneur Pilate (Mt 27, 1).

”

Marie dit

Je commence ce chemin de croix avec toi, Jésus, en me souvenant de ce moment béni où le vieillard Syméon est venu à ma rencontre en tendant les bras pour accueillir celui que les siècles attendaient. En lui donnant mon fils pour qu'il l'embrasse, j'acceptais de me dessaisir de ce qui m'était le plus cher : l'enfant que j'avais porté neuf mois dans mon sein. Les mains parcheminées de ce serviteur fidèle, auquel Dieu avait promis qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Messie, invitaient du geste ceux qui l'entouraient à contempler dans l'enfant que je lui remettais, la lumière pour les nations et la gloire pour Israël son peuple.

Maintenant, en te voyant condamné par ce tribunal, je frissonne de la même peur que celle que j'avais ressentie quand ton père et moi t'avions cherché au milieu des pèlerins, pendant trois jours. Tel devant un tribunal, face à des prêtres qui te regardaient et t'examinaient comme des juges, à douze ans, tu avais comparu : tu avais laissé les docteurs de la Loi muets car eux, qui se

croyaient si éloquents et qui se conduisaient en gardiens de la Parole, se demandaient comment toi, un enfant, fils de pèlerins très ordinaires, pouvait si bien parler de Dieu.

Ces trois années, pendant que tu parcourais villes et villages, je commençais mon chemin de croix en étant déjà séparée de toi parce que tu n'avais pas le temps de venir à la maison et que tu te devais en premier à ta vocation.

La foi de Marie

Soucieux de lui transmettre le cœur de leur foi, Marie et Joseph avaient élevé Jésus dans la religion juive : ils l'emmenaient à la synagogue, lui apprenaient les prières de l'Écriture et le faisaient participer aux grandes fêtes liturgiques.

La preuve ? Luc raconte leur émotion lorsque, après avoir célébré les fêtes à Jérusalem, ils retournaient en Galilée et qu'ils se rendirent compte que Jésus leur avait échappé !

Lorsqu'ils le retrouvèrent dans le Temple, Marie lui aurait-elle demandé avec un léger ton de reproche dans sa voix ?

– « Mon enfant pourquoi nous as-tu fait cela ?
Vois ton père et moi nous te cherchons tout
angoissés.

– Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-
vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? »
(Lc 2, 41-52).

Pas d'autre explication, une phrase d'adulte coupante et cinglante qui surprend. Choisie par Dieu pour donner en son corps la naissance à son fils, elle a dû accepter le moment venu de laisser partir son enfant, le fruit de ses entrailles, pour le donner aux autres afin que le monde fût sauvé. Marie entra pleinement dans sa vocation maternelle quand elle reçut une réponse qu'elle ne pouvait pas comprendre sur-le-champ. Il lui faudra du temps. Comme pour nous !

Qu'a-t-elle ressenti ce jour-là ? Femme et mère, elle a retenu ses larmes, elle a fait taire toute parole inutile pour entrer dans le silence. Sa sainteté n'a pas empêché la souffrance et le chagrin.

L'a-t-elle ensuite aperçu de temps en temps ce fils bien aimé, l'instant d'une visite qu'une mère trouve toujours trop brève ? Plus que pour les autres personnages de l'Évangile, on fige la psychologie de Marie dans le marbre de

ses statues oubliant qu'elle a forcément été au courant de la controverse que la prédication de Jésus suscitait et que cela ne pouvait la laisser indifférente. Elle a marché le long d'un chemin qui l'a conduit depuis le festin des noces de Cana jusqu'au calvaire. Marie accomplit la vocation de toute femme réalisant à l'extrême la fidélité à la volonté de Dieu. Mais savait-elle ce qu'il lui en coûterait d'accompagner dans la solitude un condamné à mort, roi de dérision aux yeux du monde et roi de gloire pour ceux qui ont su reconnaître en Jésus de Nazareth le Messie que les siècles attendaient ?

Les gens, la foule

Les gens, la foule, les anonymes, le tout-venant de la rumeur disaient du condamné qu'il était un bon fils pour son père Joseph et sa mère Marie. Elle était heureuse d'avoir un tel fils jusqu'au jour où il avait commencé sa mission. Ça n'avait pas été facile pour elle de voir partir son fils. Comme toutes les mères, elle avait pleuré, souvent en cachette, en le regardant s'éloigner et en se demandant secrètement quand il reviendrait la voir.

Tout avait très bien commencé jusqu’au jour où les foules qui le suivaient susciterent l’inquiétude du pouvoir en place. On s’interrogeait sur son identité : cet homme était-il un charismatique suscitant l’enthousiasme ou un comploteur cherchant à déstabiliser les institutions ?

Marie comprenait très bien que le gouvernement était contre son fils, contre son garçon. Les Juifs et les Romains, les prêtres et les soldats : ensemble ils auraient sa peau. Le vieil orgueil des autorités ecclésiastiques et laïques ne se couche jamais devant l’innocent aux mains pures mais si pauvres et impuissantes !

Depuis trois jours elle suivait, elle errait, elle marchait à côté du cortège et elle essayait de comprendre le déroulement des événements. Elle suivait comme une pauvre femme. Sans en avoir l’air, elle demandait la charité, la charité de la pitié. C’était une pauvresse en détresse qui piétinait au rythme du cortège douloureux. Nous partageons son désarroi en marchant avec elle.

Nous prions Marie

Nous te saluons, Mère du sauveur, vase de céleste grâce,
Vase ciselé par la main de la Sagesse.
Nous te prions, Sainte Mère du Verbe,
Fleur d'épine sans épines, gloire du Buisson de roses.
Tu es la porte close, la fontaine des jardins,
L'arche qui garde le baume, l'arche des parfums.
Toi, Marie vierge souveraine qui porte l'unique fruit,
Fleur des champs et lys à la robe céleste,
Viens à notre secours.

ADAM DE SAINT VICTOR

Pour prolonger la méditation

Contemplant son agneau conduit à l'immolation,
consumée de chagrin, Marie, telle la bonne agnelle,
l'accompagnait entourée des saintes femmes.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protreptique*

Pour le salut de César, le Saint est livré à la foule.
Il défile sous les insultes, il souffre des crachats et
des coups.
L'innocent est condamné par les coupables.
Il invoque Dieu son Père en poussant un grand cri.
La mort dénoue les liens qui enserraient son corps.

HILAIRE DE POITIERS, *La Trinité*